

# Des noms et des gens en guerre

## Volume I

De la Grande guerre au Front Populaire  
(1914-1939)

Maurice Tournier

avec la collaboration de Nicole Arnold et Françoise Dougnac





**DES NOMS ET DES GENS  
EN GUERRES**

Volume I  
(1914-1939)

## Langue et Parole. Recherches en Sciences du langage

*Collection dirigée par Henri Boyer (Université de Montpellier 3)*

### Conseil scientifique :

C. Alén Garabato (Univ. de Montpellier 3, France), M. Billières (Univ. de Toulouse-Le Mirail, France), P. Charaudeau (Univ. de Paris 13, France), N. Dittmar (Univ. de Berlin, Allemagne), V. Dospinescu (Univ. "Stefan cel Mare" de Suceava, Roumanie), F. Fernández Rei (Univ. de Santiago de Compostela, Espagne), A. Lodge (St Andrews University, Royaume Uni), I.-L. Machado (Univ. Federal de Minas Gerais, Brésil), M.-A. Paveau (Univ. de Paris 13, France), P. Sauzet (Univ. de Toulouse-Le-Mirail), G. Siouffi (Univ. de Montpellier 3, France).

*La collection Langue et Parole. Recherches en Sciences du langage se donne pour objectif la publication de travaux, individuels ou collectifs, réalisés au sein d'un champ qui n'a cessé d'évoluer et de s'affirmer au cours des dernières décennies, dans sa diversification (théorique et méthodologique), dans ses débats et polémiques également. Le titre retenu, qui associe deux concepts clés (et controversés) du Cours de Linguistique Générale de Ferdinand de Saussure, veut signifier que la collection diffusera des études concernant l'ensemble des domaines de la linguistique contemporaine : descriptions de telle ou telle langue, parlure ou variété dialectale, dans telle ou telle de ses/ leurs composantes; recherches en linguistique générale mais aussi en linguistique appliquée et en linguistique historique; approches des pratiques langagières selon les perspectives ouvertes par la pragmatique ou l'analyse conversationnelle, sans oublier les diverses tendances de l'analyse de discours. Elle est également ouverte aux travaux concernant la didactologie des langues-cultures.*

*La collection Langue et Parole souhaite ainsi contribuer à faire connaître les développements les plus actuels d'un champ disciplinaire qui cherche à éclairer l'activité de langage sous tous ses angles. Rappelons que par ailleurs la Collection Sociolinguistique de L'Harmattan intéresse les recherches orientées spécifiquement vers les rapports entre langue/ langage et société.*

### Dernières parutions

Michael HEARN (dir.), *Les élections de 2010 en Grande-Bretagne : contexte et enjeux, Actes de la journée d'étude organisée par l'université d'Artois*, 2012

Teddy ARNAVIELLE, *Voyages grammairiens*, 2012.

Abdenbi LACHKAR (sous la dir. de), *Langues et médias en Méditerranée*, 2012.

Eléonore YASRI-LABRIQUE, *Les forums de discussion : agoras du XXIe siècle ?*, 2011.

**Maurice TOURNIER**

*avec la collaboration de*  
Nicole Arnold et Françoise Dougnac

# **DES NOMS ET DES GENS EN GUERRES**

Volume I

De la Grande guerre au Front Populaire  
(1914-1939)

L'Harmattan

## Principales publications du même auteur

### Sous le nom de Maurice Tournier :

- *Alfred de Vigny. Les Destinées*, Paris, Larousse, 1969, rééd. Larousse, 1972, épuisé
- *Un vocabulaire ouvrier en 1848. Essai de lexicométrie politique* (thèse 1976), Saint-Cloud, Service des publications, ENS de St-Cloud, 1975, 4 vol.
- *Des mots sur la grève. Propos d'étymologie sociale 1*, Paris, Klincksieck, 1992, rééd. Lyon, ENS-Éditions, 2002
- *Lexicométrie* (séminaire Lisbonne 1988), Lisboa, Universidade Aberta, 1993
- *Des mots en politique. Propos d'étymologie sociale 2*, Paris, Klincksieck, 1997, rééd. Lyon, ENS-Éditions, 2002
- *Des sources du sens. Propos d'étymologie sociale 3*, Lyon, ENS-Éditions, 2002
- *La ville flagellée. Lyon 1831-1834*, (roman historique), Paris, L'Harmattan, 2003
- *De source et de sable. Alger 1958-1961* (roman), Paris, L'Harmattan, 2004, édition revue de : *Le péché d'omission* (Seghers, 1991)
- *Les mots de Mai 68*, Toulouse, Éditions universitaires du Mirail, 2008
- *Des noms et des gens en République (1879-1914)*, Paris, L'Harmattan, 2010
- *Des mots aux mythes. Propos d'étymologie sociale*, à paraître

### Sous un pseudonyme :

- *Le péché d'omission. Alger 1958-1961* (roman), Paris, éditions Seghers, 1991 (1<sup>ère</sup> version de *De source et de sable*), épuisé
- *Tala* (roman), Forcalquier, HB éditions, 1997, épuisé
- diverses chroniques dans *Libération* et autres journaux

### En collaboration :

- *Formation et aspects du vocabulaire politique français* (1<sup>er</sup> colloque international de lexicologie politique, ENS de St-Cloud) ds *Cahiers de Lexicologie*, n° 13-15, Didier-Larousse, 1968-1969
- *Enregistrement et traitement lexicométrique des textes*, Paris, CNRS-MSH, 1975
- *Des tracts en Mai 68. Mesures de vocabulaire et de contenu*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1975, rééd. Paris, Champ libre, 1978
- *La parole syndicale. Etude du vocabulaire confédéral des centrales ouvrières françaises. 1971-1976*, Paris, PUF, 1982
- *Actes du 2<sup>e</sup> colloque international de lexicologie politique* (ENS de St-Cloud), Paris, Librairie Klincksieck, 3 vol., 1982
- *Courants sociolinguistiques* (séminaire Paris 3), Paris, Klincksieck, 1989
- *Présidentielle. Regards sur les discours télévisés*. Paris, INA-Nathan, 1995
- *Le syndicalisme à mots découverts. Dictionnaire des fréquences. 1971-1990*, Paris, éditions Syllepse, 1997
- *L'image candidate, à l'élection présidentielle de 1995. Analyse des discours dans les médias*, Paris, L'Harmattan, 1999
- *Vocabulaire politique*, ds *Histoire de la langue française*, Paris, CNRS-Éditions, 3 vol. : 1880-1914, p. 41-98 ; 1914-1945, p. 207-267 ; 1945-2000, p. 253-281
- *Mots. Les langages du politique*, revue publiée par les Presses de Science Po, Paris, de 1980 à 1999, puis par ENS-Éditions, Lyon, de 2000 à 2012, 98 numéros parus.

© L'HARMATTAN, 2013  
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-336-29176-5  
EAN : 9782336291765

## Quelques conventions typographiques

Les dates **entre parenthèses** réfèrent à des attestations présentes dans le fichier de Saint-Cloud et/ou dans un ouvrage cité.

Les éléments mis **entre crochets**, en particulier à l'intérieur de citations, indiquent des additions ou des explications fournies par l'auteur de cet ouvrage.

Les **sigles cités** (en tant qu'attestations d'époque) apparaissent le plus souvent en italique et sont orthographiés avec le point traditionnel à la suite de chaque initiale majuscule. Les sigles courants, du texte d'auteur, n'ont pas de ponctuation interne.

Les **abréviations utilisées dans les références** (sans points internes) sont explicitées dans les Annexes à la fin du second volume, dans la « table des abréviations utilisées », laquelle peut à son tour renvoyer aux bibliographies qui lui succèdent et où les auteurs, les titres et les mentions de lieu et de date de l'édition se trouvent mentionnés.

Ces **bibliographies** (documentaires), classées par chapitre (à part la bibliographie des ouvrages généraux) ne mentionnent que les ouvrages consultés et les documents dépouillés.

Une **séquence de trois points** entre deux blancs signale un saut textuel de raccourci à l'intérieur d'une attestation. Une séquence en italique dans une citation entre deux signes ' *et* ' indique une mise en valeur déjà présente dans le texte cité.

Les **notes en bas de page** servent à préciser des références, mais aussi à permettre, grâce à des ajouts bibliographiques, historiques, sociolinguistiques et des attestations complémentaires, une **lecture à deux niveaux**.

*Note* : Il est impossible de restituer la plupart des attestations dans leur orthographe d'origine. Certaines éditions la respectent au mieux, d'autres corrigent ou modernisent ; d'autres suivent tantôt l'une, tantôt l'autre pratiques, sans doctrine affichée ; d'ailleurs, bon nombre d'entre elles ne signalent ni ne légitiment leur façon d'opérer. La présente édition suivra le plus souvent chaque pratique constatée, quelles qu'en soient les « fautes » (et sans les signaler par un « sic » !). Le texte courant de l'auteur obéit, quant à lui, aux règles usuelles ou à celles mentionnées dans l'avertissement suivant :

### Avertissement

Favorable à une simplification raisonnable de l'orthographe, l'auteur applique dans ses publications certaines rectifications préconisées, pour la plupart, par le Conseil supérieur de la Langue française et recommandées par l'Académie (voir *Journal officiel*, n° 100, 6 décembre 1990) : suppression des accents circonflexes inutiles (*paraitre*), position du tréma sur la voyelle « menacée » (*aigüe*), accentuation conforme à la prononciation standard (*événement*), suppression de l'apostrophe interne à un mot (*aujourd'hui*), remplacement des chiffres romains par les chiffres arabes (sauf noms propres), rectification d'erreurs d'étymologie (*postume*), francisation (*crédos*), féminisation des labels professionnels, sociaux ou honorifiques (*écrivaine*), suppression du n géminé dans des mots récents (*déviatationisme*), en cas de double graphie en dictionnaire, la plus simple, etc.



*« Le langage a été successivement étudié hors contexte. Mais qu'on songe à l'énorme profusion d'énonciation en situation dans l'emploi du langage. Comment décrire cela ? Comment faire ? »*

Emile Benveniste (1969), cit. ds *Langage et Société*, n° 127, mars 2009

*« C'est avec des mots qu'on déclenche des guerres »*

Jean Jaurès, 28 juin 1914, jour de l'assassinat de l'héritier d'Autriche



*En souvenir de mon père,  
seul survivant de sa tranchée,  
mutilé de guerre à vingt ans*



## INTRODUCTION

### Des noms aux mains des propagandes

Une fois passées les embrassades de l'*Union sacrée*<sup>1</sup>, qui parvint à faire taire jusqu'en 1916 le discours pacifiste et à maintenir l'opinion française dans l'admiration du courage des *Poilus* et de la compétence des généraux, la célébration des valeurs martiales<sup>2</sup> et la certitude d'une victoire finale, les clivages de fond réapparaîtront plus fortement que jamais dans les discours sociopolitiques français. Dix « années folles », nourries par l'euphorie qui a suivi la Victoire, n'ont pas suffi à les masquer. Bien au contraire, les tensions les plus violentes les ont vite réactivés, ces clivages, voire écartelés sous la pression des souvenirs de cette première guerre mondiale, si effroyable que les souffrances endurées, les « frustrations »<sup>3</sup> et les *revanches*<sup>4</sup> à prendre lézarderont la société, jusqu'à la seconde guerre

---

<sup>1</sup> Expression employée pour la première fois par Raymond Poincaré, le 4 août 1914, à l'Assemblée. Cit. ds J.-P. Brunet, M. F. Launay, *D'une guerre à l'autre, 1914-1945*, éd. Hachette, 1974, [DGA, note p. 23].

<sup>2</sup> Curieux oxymore dans les notes du président R. Poincaré : « Les troupes, sorties des tranchées avant-hier, sont couvertes de boue ; elles ont une magnifique allure martiale » (Poincaré, *Verdun 1916*, 20 février 1916, p. 77).

<sup>3</sup> Le titre du volume 12 de la *Nouvelle histoire de la France contemporaine* : Jean-Jacques Becker, Serge Berstein, *Victoire et frustrations, 1919-1929*, Seuil, 1990. [VF], est largement justifié.

<sup>4</sup> Ce nom a un double sens dans le discours politique de cette époque. Il évoque d'une part la *revanche patriotique* vis-à-vis de l'Allemagne et concernant l'Alsace-Lorraine (« Nos chauvins proclament qu'ils ne veulent pas de guerre de revanche », écrit Jaurès dans la *Dépêche de Toulouse*, le 22 juillet 1914) ; revanche que certains vont proclamer hautement dès la prise d'Altkirch : « Les soldats français... sont les premiers ouvriers de la grande œuvre de la revanche » (Joffrè, 9 août 1914). À Saint-Cyr, la promotion de 1914 se devait d'être celle de « La Grande Revanche ». Ce leitmotiv court dans les tranchées à la même date « L'heure de la revanche a sonné après quarante-quatre ans d'humiliation » (2 août 1914, Paul Valle, *Paroles de Verdun* [PV p. 23]. *Revanche* évoque d'autre part la *revanche sociale* des exploités en lutte contre leurs exploités ou, dans des lettres de tranchée, celle des poilus dans leurs rapports aux États-majors, gouvernants, planqués et profiteurs de l'arrière, réunis

mondiale. Et cela d'autant plus que cette société se verra, sitôt la paix acquise, la proie de multiples déchirements extérieurs qui auront leurs répercussions en France, d'un socialisme uni depuis 1905 à la cassure entre socialistes et communistes, puis d'une « République » maintenue contre un nationalisme autoritaire à un « Etat », sous influence fasciste, provisoirement triomphant. Ces questions se complexifient, sur le plan des discours, non pas du fait de la profusion et de l'invention de désignants antagoniques, mais parce que certaines forces collectives, jouant souvent avec les mêmes expressions ou leurs variantes, ne vont cesser, comme bien des Français, d'hésiter entre les camps, dans l'attente de voir tourner les vents de l'histoire. Seulement cette histoire « à raconter » obéit d'abord à deux stades, deux types d'ampleur. Il y a la propagande des mots assénés par des moyens traditionnels (discours, tracts, journaux, chants, drapeaux, honneurs) : c'est celle de la guerre de 1914-1918, où l'action propagandiste passe d'initiatives privées à une certaine coordination sous la direction de l'État<sup>5</sup> (service de documentation rattaché à l'état-major, guerre psychologique visant l'étranger organisée au Ministère de la guerre, censure des journaux au Bureau de presse, imposant un tabou sur le nombre de morts français et sur les lieux et mouvements des troupes). Cette action d'information officielle sera suivie et amplifiée par une seconde, de type moderne, doctrinalement exposée, systématisée et munie de moyens nouveaux, comme le défilé et l'organisation de masse, le micro et le haut-parleur, la radio centralisée et hypercontrôlée, l'intox, l'agit-prop, la démocratie ignorée au profit du parti unique, le culte du chef.

## 0.1. La propagande à l'ancienne

Les gens comme les mots s'y répondent et se brouillent ; et cela avec une ampleur dans la diffusion et la mobilisation qui n'avait jamais été jusqu'alors atteinte par la Propagande. Les propagandes au pluriel en fait, celle, positive, des discours, sermons, chansons, films, slogans et journaux patriotes (dont les récits héroïques et les argumentaires diffusés, entre 1914 et 1918, par la Maison de la Presse), et celle, négative, d'Anastasié<sup>6</sup>, la censure.

---

souvent dans le pronom anonyme « ils ». Cette revanche-là s'exprime aussi par la lexie « règlement de comptes ».

<sup>5</sup> Voir Jacques Ellul, *Histoire de la propagande*, Paris, PUF, 1976, p. 106-107. « Briand montra que l'élément principal dans la guerre était le *moral* et que la censure n'avait qu'un but, empêcher les nouvelles susceptibles de porter atteinte au moral de la nation » (J. Ellul, p. 107).

<sup>6</sup> « Je viens de voir votre nom dans un journal qui a pu glisser entre les mains d'Anastasié » (lettre d'un soldat au député pacifiste Brizon, 7 juillet 1916, cit. ds Thierry Bonzon, Jean-Louis Robert, *Nous crions grâce. 154 lettres de pacifistes, juin-novembre 1916*. [NCG, p. 180]. A la fin de la guerre, le nom et la pratique demeurent : « Chaque lettre écrite par le

### 0.1.1. Censure et « bourrage de crâne »

La censure d'État va s'efforcer pendant toute la guerre de 1914<sup>7</sup> comme sous l'Occupation de *museler* adversaires et témoins : « C'est à vous, représentant du peuple, à exprimer ce que le peuple muselé ne peut pas faire connaître », écrit en 1916 un soldat au député socialiste Brizon<sup>8</sup>. Une lettre lui explique : « La censure, tu le sais, est impitoyable ici et certains pauvres poilus ont appris à leurs dépens qu'ils ne devaient pas avoir la langue trop longue » (Henri Bouvard, 3 décembre 1917, *Paroles de poilu* [PP, p. 92]). Il suffit de comparer les lettres de Giono à ses parents (« je suis bien abrité, au chaud et peinarde », 30 mars 1917)<sup>9</sup> aux textes sans autocensure qu'il a publiés par la suite, pour se rendre compte de la distance entre le discours rassurant et le récit vécu, comme dans ces chapitres inédits du *Grand troupeau* (1930) rassemblés dans son *Refus d'obéissance*<sup>10</sup>. Mort au feu comme son frère aîné, Etienne de Fontenay affiche en 1915 un moral *épatant* « Mes poilus ont été épatants de calme, de courage : chic type que le soldat français... Quand au moral, inutile de vous dire que, malgré tout, il est et sera toujours épatant. Si cela n'était pas, on ne serait pas digne d'être Français », mais termine sa lettre sur un Post-scriptum qui frise l'humour noir : « Je demande à papa de m'envoyer un caoutchouc, le mien est une passoire, tant il a été criblé de balles » (2-3 octobre 1915)<sup>11</sup>. Autocensure. De son côté, Raymond Poincaré feint de s'étonner, dans une note du 17 avril 1916 ; le *coupeur* irait jusqu'à supprimer tout article qui dénoncerait

---

littérateur [Romain Rolland] est soumise aux bons soins d'Anastasia » (*Journal de Genève*, 6 juin 1919). Anastasia : anesthésie ? Pour ce qui est de l'origine de cette appellation, plutôt que d'évoquer Anastasia, fille du tsar, très francophile et anti-boche, il vaudrait mieux évoquer la tradition des *Silencieux* qui étaient chargés, au temps de l'empereur d'Orient, Zénon, de faire régner le silence dans le palais et dont le plus célèbre fut « Anastase, le Silencieux », qui devint empereur pour avoir su se taire.

<sup>7</sup> Il arrivait que les 5000 fonctionnaires militaires qui ouvraient 180.000 lettres par semaine laissent filer une part du courrier. Lucien Durosoir écrivait une à deux lettres par jour à sa mère ; « Sur ses 1500 lettres, vingt seulement ont été ouvertes par la censure qui était visiblement débordée », raconte son fils (Voir *PV*, p. 13 et 410).

<sup>8</sup> Lettre du 2 juillet 1916, cit. ds *NCG*, p. 102. D'autres soldats terminent leur lettre par : « Votre dévoué électeur qui est obligé de ne pas se signer de peur que cette lettre ne vous arrive pas » ; « Un poilu qui regrette d'être obligé de rester anonyme, vu notre état d'asservissement » ; « Par crainte de la censure, je ne signe pas » (*NCG*, p. 60-62), ou encore : « Merde pour le roussin du cabinet noir qui ne manquera pas d'ouvrir cette lettre » (*NCG*, p. 152).

<sup>9</sup> « Nous rédigeons pour l'arrière une correspondance pleine de mensonges convenus, de mensonges qui font bien. Nous leur racontons leur guerre, celle qui leur donnera satisfaction et nous gardons la nôtre secrète » (Gabriel Chevallier, cit. ds J. Meyer, *Les soldats de la Grande Guerre*, éd. Hachette, 1966 [*SGG*, p. 218]).

<sup>10</sup> Cit. ds J. Giono, *Écrits pacifistes*, éd. Gallimard, 1978 [*EP*, p. 114-115].

<sup>11</sup> Ds Charles et Etienne de Fontenay. *Lettres du Front, 1914-1916*, éd. Plon-Nourrit, 1920 [*LF*, p. 211-212].

Anastasie : « L'article de Clemenceau a encore été intégralement supprimé. Il ne reste que le titre : *Du coupeur au coupé* et la signature. Le 'coupeur', était-ce Briand ou moi ? Une fois de plus, je ne sais ce que contenait l'article »<sup>12</sup>. Caviarder se dit aussi *blanchir* : « Tout l'article de Clemenceau est encore 'blanchi' ce matin. J'ignore ce qu'il contenait » (7 avril 1916, *ibid.*, p. 167). Romain Rolland use du même terme : « *Le Bonnet Rouge*, dans son numéro du jeudi 24 mai, essaie de publier en feuilleton mon article *Aux peuples assassinés*. Le feuilleton entier est blanchi. Il en reste ceci : en haut, au coin à gauche, le demi-titre : *Aux peuples*. En bas, au coin à droite, ma signature »<sup>13</sup> (24 mai 1917). Plus radicale que le caviardage est la « suspension » (momentanée ou définitive, comme pour *Le Bonnet rouge*, *L'Heure*, *le Canard enchaîné*, *L'Homme enchaîné*, etc.), voire la mise sous tutelle des journalistes, en particulier des « reporters » que l'on promène au Front<sup>14</sup>.

Entre faire taire et faire croire, la propagande est dénommée par ses détracteurs « bourrage de crâne »<sup>15</sup>. La locution n'est pas nouvelle (1876 selon Esnault), mais le phénomène est si présent qu'on en vient à la commenter de façon ouverte, jusque dans *L'Illustration* :

« Bourrage de crâne. Destinée au début à marquer et à railler les bavards majestueux, les professionnels des grands mots et des clichés oratoires ou les énergumènes du courage d'autrui, cette locution pittoresque et satisfaisante a peu à peu dévié et s'est mise à battre la campagne jusqu'au moment où... elle a commencé d'être un moyen provocateur et sûr de dissolution, une formule de déchéance et d'épuisement. S'agit-il d'apaiser la douleur, d'essayer de guérir un mal, de démontrer la nécessité, d'indiquer le but... on bourre. Bourrage! Bourrage » ! (*Illu*, 7 juillet 1917).

L'expression circule dans les tranchées depuis 1914 : « Ici, le soldat a été tellement trompé qu'il lit les journaux avec la conviction que ce qu'on lui raconte est faux... Leur bourrage de crâne apparaît insensé à ceux qui savent » (P. Muenier, novembre 1914)<sup>16</sup> ; « Ceux-ci [les journaux] sont des bourreurs de crâne pour encourager le civil. N'y croyez rien. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est la guerre d'usure » (13 novembre 1916, Auxence Guizart,

---

<sup>12</sup> R. Poincaré, *Verdun 1916*, éd. Plon, 1931, p. 182.

<sup>13</sup> R. Rolland, *Journal des années de guerre (1914-1919)*, éd. Albin Michel, 1952, p. 1200-1201.

<sup>14</sup> A propos de la mainmise gouvernementale sur la presse, voir P. Miquel, *La grande Guerre*, éd. Marabout, 1988, p.278-282.

<sup>15</sup> Des attestations de sens mentionnent *bourrage* à l'Education nationale : Alexis Bertrand s'élevait, au début du siècle, contre « l'emmagasinage mnémorique, le bourrage et le gavage des élèves » (*Les études dans la démocratie*, éd. Alcan, 1900, p. 172).

<sup>16</sup> Cit. ds *Paroles de Verdun* [PV, p. 171-172]).

ds *PV*, p. 73). Certes *Bourrage de crâne* désigne aussi les *tuyaux* ou *percos* (apocope de *percolateurs*, par analogie avec le double sens de *tuyaux*) que les cuistos, entre autres, rapportent dans la tranchée : « Tous ces racontars, toutes ces balivernes me reviennent à mesure en mémoire et cela, peu à peu, me rend méfiant... - Dis donc, vieux, tu en es sûr au moins ? Ça ne serait pas un tuyau de cuisine ? ... - Ça va bien, je suis un con, tout ce que je vous ai dit c'est un bourrage de crâne » (R. Dorgelès)<sup>17</sup>. « Vous ne pourrez vous figurer le nombre de percos qui courent depuis 48 heures » (28 février 1916, *EF*, p. 167). Ces *racontars* se révèlent de simples *potins* : « Des potins fabuleux courent les tranchées » (17 avril 1915, Cdt Bénard, *De la mort, de la boue, du sang*, p. 132). Mais il s'agit aussi de propagande à visée politique qui circule tant à l'arrière qu'à l'avant. Echos multiples : de J. Galtier-Boissière, *Le Crapouillot. Feuille de guerre*, juin 1917 : « Ce qui déconcerte le plus les soldats, c'est de voir que l'élite des intellectuels n'a pas su s'élever au-dessus du patriotisme de cinéma et fait chorus avec les vils professionnels du bourrage de crâne », à R. Martin du Gard :

« Il acheta plusieurs feuilles du soir à une vendeuse de journaux. - Bourrage de crâne, murmura Antoine... - Bien sûr, bourrage de crâne !, fit-il [Rumelles] en se tournant presque agressif vers Antoine. Comment ne comprenez-vous pas que l'approvisionnement régulier en nouvelles rassurantes est aussi essentiel pour le pays que le ravitaillement en vivres et en munitions ?... Il faut bien alimenter la foi dans la nation en sa victoire finale... Dans le domaine du *mensonge utile*, nous avons en France accompli des prodiges, depuis quatre ans » [1918]<sup>18</sup> ».

Le « mensonge utile » réside-t-il dans ce qui est dit ou dans l'usage des mots qui le disent ? Le plus souvent, dans l'usage des mots, en particulier des « grands mots ».

### 0.1.2. « Mobilisation » dans l'« Union Sacrée »

Le bourrage de crâne a trouvé son mot d'ordre, lors des prodromes de la guerre, dans la lexie *Union sacrée*, englobée dans un « discours de valeurs » produisant des « effets de vérité »<sup>19</sup>.

<sup>17</sup> Paris, A. Michel, 1919, [CB, p. 97-99]. Le terme se disait dès le début de la guerre : « Ce matin, les hommes passent leur temps dans le brouillard à construire de petites croix de bois pour les tombes des camarades » (Lettre du 28 octobre 1914, Cdt Bénard, p. 48). Il se chantait aussi : « Ah, tu l'auras, ta croix./ Si c'est pas la croix d'honneur./ Ce sera la croix d'bois » (anonyme, 1917, cit. ds Barbier, Vernillat, *HFPC*, t. 8, p. 233).

<sup>18</sup> *Les Thibault, L'Épilogue*, éd. Pléiade, vol.2, [LT2, p. 809-810]. Il est difficile de dater les textes de ce roman, écrit entre 1919 et 1939, mais l'attention portée par son auteur aux mots de situation est extrême.

<sup>19</sup> Pour reprendre des termes de Patrick Charaudeau ds *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005, p. 163.

« [La France] sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique » (*Huma*, 5 août 1914).

La formule *Union sacrée* est, par la suite, très employée dans les discours et les journaux, avec ou sans majuscules, avec ou sans guillemets. Il en est de même pour ses équivalents et ses variantes : "pacte (tacite) d'union (sacrée)", "trêve sacrée", "trêve des partis", "union nationale / patriotique / de tous (les Français) / de toutes les forces (nationales / du pays)", "unité / accord / concorde national(e)", "la nation / la France (toute) entière", etc. *Union sacrée*, devenue la formule incantatoire pour rassembler les Français, socialistes inclus, sera reprise tout au long de la guerre comme pour conjurer l'esprit de division : « cette union sacrée dont il n'est pas permis de parler à la légère » (*Illu.*, 27 novembre 1915). Maurice Barrès donne ce titre à un ouvrage de 1915. Aussi parle-t-on du « culte de l'union sacrée » (*Illu.*, décembre 1915), de gestes « symboles d'union sacrée » (*Illu.* 16 novembre 1918). Cette formule couvre même l'entente entre les alliés puisque les chefs irlandais, lors de la révolte de mai 1916, ont « attesté une fois de plus, devant et contre l'ennemi, *'l'union sacrée'* en désavouant... les fauteurs de troubles » (*Illu.*, mai 1916). Au Canada, « la foule assemblée acclama l'alliance de la France et de l'Angleterre ? Et ce fut aussitôt l'union sacrée : Canadiens anglais et Franco-canadiens » (*FHSA*, p. 128). En août 1917, le Parlement approuve l'adresse du gouvernement : « Combattants d'hier ou d'aujourd'hui [les 'Alliés'], assemblés pour la même cause sacrée, il faut qu'ils agissent comme s'ils ne constituaient qu'une seule nation, qu'une seule armée, un seul front »<sup>20</sup>. *Union sacrée* sort même du contexte guerrier, à la suite de l'attentat contre Clemenceau, en février 1919 : « Il y avait comme une union sacrée de la colère » (*Illu.*, février 1919) ou quand, en novembre 1919, à la veille des élections législatives, le Bloc national se propose de maintenir « l'esprit d'union sacrée »<sup>21</sup>. La formule est même reprise par les Russes (*Huma*, 17 avril 1917), les Italiens (*Huma*, 2 novembre 1917, 26 juin 1919). Dans le discours officiel, la lexie est conjuguée en 1914 avec le verbe *mobiliser*, et cela sous l'égide d'une injonction noble entre toutes, la *Défense de la Patrie*. Nous voilà au cœur de la propagande d'État.

---

<sup>20</sup> Cit. ds Paul Painlevé, *Paroles et écrits*, Paris, éd. Rieder, 1936, p. 206.

<sup>21</sup> Très ouvert à l'origine, puisque construit sur des sentiments quasi-communs de patriotisme et d'opposition au collectivisme « partageux », le *Bloc national* comprend des radicaux (Herriot) aussi bien que des nationalistes (Barrès). Mais, dominé par le « parti de l'Ordre établi », « le comité de la rue de Valois reprit sa liberté » (François Goguel, *Les partis politiques sous la 3<sup>e</sup> République*, p.216).

Face au danger, les autorités veulent *mobiliser le pays* ou *mobiliser* tout court - c'est-à-dire pour la guerre - les hommes, les âmes, les chevaux, les véhicules, l'argent, « toutes les énergies » (Le mot ira plus loin que la signification de mobilisation militaire : « Nous n'avons rien prévu des nécessités d'une *mobilisation industrielle* », regrette *Le Pays* du 18 janvier 1918). D'abord présentée comme une obligation politique (« Si la Russie intervenait en faveur de la Serbie, nous serions forcés de mobiliser »<sup>22</sup>), cette *mobilisation* se place sous l'égide de la *Patrie*, du *patriotisme*, de la *France*, de son *drapeau* et de sa *Marseillaise*, de *l'honneur militaire*<sup>23</sup> ne serait-ce qu'à l'enterrement de Jaurès<sup>24</sup> :

« Tous les Français doivent oublier leurs divisions et leurs querelles pour se grouper autour du drapeau de la patrie » (Appel à la population du Conseil municipal de Paris, le 1er août 1914) ; « Dans les graves circonstances que la Patrie traverse, le gouvernement compte sur le patriotisme de la classe ouvrière et de toute la population » (René Viviani, affiche du 1er août 1914] ; « C'est l'âme de Jaurès même qui, trois jours plus tard, planait sur la foule innombrable et silencieuse rassemblée autour de son cercueil, tandis que Viviani, Sembat, Jouhaux lançaient, au nom du grand disparu, l'appel de la patrie en danger » (3 août 1914. Paul Painlevé, *Paroles et écrits*, Paris, 1936, p. 309) ; « Je suis ravi à l'idée de partir... Je ferai mon devoir tout entier, car c'est maintenant la lutte la plus formidable que l'on ait jamais vue depuis le commencement du monde et le sort de toute la civilisation ainsi que de la France qui se joue... A quand pour moi le beau dimanche ? »<sup>25</sup>. « C'est le dernier jour de l'emprunt [annuel]... Ces

---

<sup>22</sup> R. Martin du Gard, *LT2*, 1914.

<sup>23</sup> Valeur majeure pour officiers et patriotes : « Le capitaine de Gaulle... a enlevé ses hommes dans un assaut furieux et un corps à corps farouche, seule solution qu'il jugeait compatible avec l'honneur militaire » (mars 1916, citation à l'ordre de l'armée, signée Général Pétain, ds *PV*, p. 108). Barrès : « Honneur aux Soldats de France qui, rendant au monde la paix, se trouvent travailler, au prix de leur sang, pour le bonheur même des fils et petits-fils de leurs ennemis ! » (*Echo de Paris*, 6 mai 1915).

<sup>24</sup> *Patrie* est un mot-valeur et un fait historique positifs chez Jaurès, mais saisi entre l'héritage de la Révolution française et l'amour de l'Humanité : « Pourquoi la patrie à l'heure de la Révolution est-elle devenue plus une, plus consciente, plus ardente et plus forte ? » (Jaurès, *Pour la Laïque*, 1910). Pour lui, la *nation armée*, œuvre du *peuple tout entier* et au seul service d'une *défense totale*, s'appuie sur une *patrie* qui « n'est pas une idée épuisée mais une idée qui se transforme et s'agrandit » (*L'armée nouvelle*, 1911). « Jaurès fut un grand patriote... Son patriotisme le plus élevé résidait dans sa foi internationaliste » (Paul Vaillant-Couturier, *La Vérité*, 26 mars 1919).

<sup>25</sup> 2 août 1914. Enthousiasme juvénile de Charles de Fontenay, un an et demi avant sa mort à la tête de sa compagnie [*LF*, p. 92]. Voir son « Ode à la guerre », écrite en 1915 dans les tranchées de Champagne, *ibid.*, p. 37-57.

100 francs-là, je puis dire que c'est par patriotisme que je les ai versés. Je sentais que j'aurais eu honte de les avoir gardés »<sup>26</sup>.

Dans la propagande officielle. *France, Patrie* et *Union sacrée* vont marcher de pair. Députés et sénateurs, réunis le 4 août, clament : « Plus de partis! Rien que des Français! Une seule âme! » (ds *Illu.*, 15 août 1914). Cette notion d'union et de mobilisation « patriotique » présente, à l'évidence, une connotation religieuse : il faut défendre « la sainte cause de la patrie » (*Illu.*, 15 août 1914) ; les ennemis « souillent... le sol meurtri et sacré de la Patrie » (*Illu.*, 27 novembre 1915). Connotation qui se retrouve dans bien d'autres expressions : la Marseillaise est le *cantique* national (*Illu.*, 15 août 1914), « l'arme sacrée » et « la cantate officielle » (*FHSA*, 1916, p. 24). Le rassemblement national est accueilli tel un « miracle » : « Quelques heures suffirent à l'Union sacrée » (*FHSA*, p. 6). C'est avec le *Chant du départ* et la *Marseillaise* que se célèbrent, en effet, de véritables messes laïques comme celle du 6 décembre 1914 donnée à Paris. Voici son compte rendu dans *L'Illustration* :

« Le 6 décembre les théâtres parisiens rouvrent leurs portes. A l'Opéra Comique, après une interprétation du Chant du départ qui clôturait le spectacle, Mlle Marthe Chenal chanta la Marseillaise d'une voix émouvante. Coiffée du large ruban d'Alsace, les bras ouverts, elle déployait un drapeau. Au milieu de nos trois couleurs, elle apparut comme une incarnation de la victoire ».

### 0.1.3. Mots-valeurs patriotiques

Le *Devoir*<sup>27</sup>, le *Sacrifice* de sa vie sont dans la logique de ces valeurs patriotiques. Alain-Fournier honore, dans une lettre du 20 août 1914 à sa fiancée (Madame Simone), « cet esprit de *sacrifice*, ce désir *sacré* de la victoire » ; les alliés scellent « le pacte de la *Sainte Alliance* des peuples libres » (*Illu.*, avril 1916)<sup>28</sup>. Le général Gouraud écrit à la famille de

---

<sup>26</sup> Edouard Coeurdevey, *CG*, 29 octobre 1916, p. 444. « Je donne ma vie, versez votre or », proclame l'affiche du poilu au combat. « L'épargne française... s'engouffra dans les emprunts : 22 milliards dans les seuls '*bons de la Défense nationale*' » (P. Miquel, p. 245).

<sup>27</sup> « Je suis la voie que le devoir m'a tracée... Je sens que c'est là ce que je devais faire... La satisfaction de faire son devoir est encore quelque chose » (Marcel De Losme, 14 octobre 1916, *PV*, p. 157). Même les pacifistes invoquent le fait de remplir un « devoir ». Témoin, Henri Barbusse lui-même : « La substitution d'un idéal humanitaire et libéral au dérouléisme borgne et crétin est susceptible d'aider les soldats à accomplir leur devoir » (Lettre à sa femme, 13 octobre 1916). Doutes : « S'en aller seul, seul avec l'idée du Devoir, et encore une idée embrumée, mal définie. Puisque en définitive, on ne sait pas encore ce que c'est ! » (30 mars 1916, M. Maréchal, *PV*, p. 69).

<sup>28</sup> Chez l'adversaire, même liaison religieuse entre *sacrifice* et *Patrie* : Un pasteur allemand écrit à une famille endeuillée : « Dieu vous console et vous fortifie dans le sacrifice pour la sainte cause de notre patrie » (cit. ds *PP*, p. 177)

Fontenay : « Quoi de plus douloureux, mais de plus grand, de plus beau, que de donner un fils à la patrie dans cette guerre sacrée » (lettre du 9 mars 1916, *LF*, p. 152-153), etc. *L'Illustration* du 5 septembre 1914 se félicite de « l'état moral où nous avons vu, toujours et partout, nos blessés... Tous ont été touchés en face. Ils en sont fiers. Et si quelques-uns laissaient paraître sur leur visage une ombre d'inquiétude ou de crainte, ce seraient ceux qui redoutent de ne pouvoir être guéris assez tôt pour retourner au front ».

C'est au nom de la *Patrie* que doit s'exercer le commandement : au-dessus de la République et de son Président, au-dessus de l'intérêt des alliés, il y a la Patrie, quasi de droit divin. Le 4 août 1914, à la séparation de la Chambre, Viviani salue « la France et tous les partis confondus aujourd'hui dans la religion de la Patrie... Soyons tous debout et acclamons la France immortelle ». Tel est le message que Clemenceau voudra faire comprendre à Foch (dans sa lettre du 11 octobre 1918), lorsque le commandant en chef des armées temporise face à un général Pershing<sup>29</sup> qui « s'obstine à ne pas agir » : « Commandant, la Patrie commande que vous commandiez ! »<sup>30</sup>. *Le Temps* fait même parler, au style indirect, Jaurès patriote mais défunt : « Depuis huit jours Jean Jaurès s'efforçait, dans ses articles quotidiens... d'amener chacun à l'idée de rejoindre le poste où l'appelait l'honneur national. Il faut que, malgré leur douleur, tous les amis de Jaurès écoutent le conseil que fut sa parole suprême... de faire notre devoir de Français » (août 1914). Il est vrai que l'auteur de *L'Armée nouvelle* avait déclaré au congrès de Tours : « Il y a des circonstances où, même en régime capitaliste, le devoir de défense nationale<sup>31</sup> existe pour les socialistes ». *L'Intransigeant* du 2 août 1914 ose même inventer, sans nommer son informateur, une ultime parole qui aurait été prononcée par lui « peu avant sa mort ». La voici : « Je crois bien que je me suis trompé. Sans doute la guerre, dans certaines circonstances, est d'essence divine »<sup>32</sup>. Jaurès aurait-il crié « Aux armes ! », comme Clemenceau à l'heure de la mobilisation ?<sup>33</sup> En fait,

---

<sup>29</sup> « Le cri [lancé par Pershing] 'La Fayette, nous voilà !' devait-il être autre chose qu'une parole symbolique ? ... Aujourd'hui c'est un million d'hommes qui ont traversé l'Atlantique pour prendre leur place dans la grande mêlée » (Painlevé, « La Fayette, nous voilà ! », *Le Petit Parisien*, 4 juillet 1918).

<sup>30</sup> Voir Clemenceau, *Grandeurs et misères d'une victoire*, Paris, Plon, 1930, p. 63-66. [Le président Poincaré s'est opposé à cette missive]. Même crédo rétrospectif du côté allemand : « D'un cœur pur, nous sommes partis pour la défense de la patrie » (Hindenburg, trad. ds *Le Temps*, 18 septembre 1927).

<sup>31</sup> La lexie « Défense nationale » prend la première place dans les discours patriotiques : « Défense nationale d'abord ! Ils ont assassiné Jaurès, nous n'assassinerons pas la France » (G. Hervé, *La Guerre sociale*, 1<sup>er</sup> août 1914).

<sup>32</sup> La seconde phrase a, en fait, été prononcée par le général Cherfils. Voir Evelyne Le Garrec, *Sévérine une rebelle, 1855-1929*, Seuil, 1982, p. 244, 269.

<sup>33</sup> « Et maintenant, aux armes ! Tous. J'en ai vu pleurer, qui ne seront pas des premières rencontres. Le tour viendra de tous. Il n'y aura pas un enfant de notre sol qui ne soit pas de

« L'opinion publique, elle, n'est pas belliqueuse. Une légende pieusement entretenue a présenté le peuple français se précipitant dans la guerre avec joie ; quelques bandes filmées – les premières actualités – ont montré des régiments quittant Paris, au début d'aout 1914, sous les acclamations délirantes de la foule. L'étude de la presse, durant tout le mois de juillet, donne une impression bien différente. C'est la crainte qui y domine... Le pays semble prostré ; de jour en jour il espère moins »<sup>34</sup>.

C'est ainsi que *Patrie* et ses dérivés, peuvent, dans de tout autres discours, prêter à polémique, jusqu'à subir, chez certains, une désacralisation radicale. Ainsi, chez Romain Rolland : « Il n'y a qu'un moyen, 'unique', de se dégager de cette atmosphère orageuse... C'est de se dégager de l'idée de Patrie. Qui voudra le salut de la civilisation humaine menacée devra fatalement en venir à cet acte terrible et nécessaire »<sup>35</sup>. Avec le prolongement, l'empirement de la guerre, la dérision s'empare de cette famille de mots et démolit l'« imaginaire de vérité » (Charaudeau) qui l'habite. Elle investit même assez tôt, surtout après l'hiver 1914-1915) la mentalité du « poilu » des tranchées, dans le sillage des discours pacifistes :

« Il est inutile que vous cherchiez à me reconforter avec des histoires de patriotisme, d'héroïsme ou choses semblables, écrit le soldat Fernand. Pauvres parents ! Vous cherchez à me remettre en tête mes illusions d'autrefois... Ici bas, tout n'est que mensonge » (lettre du 9 mai 1916, ds *Paroles de poilus [PP]*, p. 121). « Je constate que la patriotisme du début, emballé, national, a fait place dans le monde militaire à un patriotisme d'intérêt » (Georges Gallois, lettre du 25 aout 1916, *PP*, p. 95) ; « Les 2 tiers des Français pensent comme vous [Brizon]... le 3<sup>e</sup> tiers ne dis rien ou parle de patriotisme en faisant tuer nos frères... » (25 juin 1916, *NCG*, p.162).

Jules Romains conclura en 1932 : « Comme la position est devenue fausse pour les patries ! Elles ont recours autant qu'elles peuvent à la littérature et aux rites légués par le passé pour escamoter le problème. Mais elles ont beau faire, elles avouent. Elles avouent que le sacrifice qu'elles ont demandé et reçu est démesuré... » (« Les Amours enfantines », ds *Les Hommes de bonne volonté*). Les mots d'Anatole France iront plus loin : « La guerre n'est qu'un crime que n'excuse pas la victoire »<sup>36</sup>.

---

l'énorme bataille. Mourir n'est rien. Il faut vaincre. Le plus faible aura sa part de gloire » (*L'Homme libre*, aout 1914, cit. ds *Le Panorama de la guerre 1914-1918*, fasc. 32, p. 121).

<sup>34</sup> Pierre Sorlin, *La Société française*, Arthaud, 1969, t. 1, p. 256.

<sup>35</sup> Lettre du 26 novembre 1914, ds *Journal des années de guerre, 1914-1919*, éd. Albin Michel, 1952, p. 141.

<sup>36</sup> Citations ds J-Y. Le Naour, *Le soldat inconnu. La guerre, la mort, la mémoire*, éd. Gallimard, 2008.

En outre, les rapports sont loin d'être clairs entre deux familles de mots, *Patrie* et *Nation*, *patriote*, *patriotique* et *national*, *nationaliste*. Ils se gênent au lieu de s'harmoniser. On éloigne les deux notions : « Il ne peut être question de Socialisme National, pas d'équivoque. Socialistes et Nationalistes : à chacun de prendre son parti » (*NCG* : dans ce type de contexte, on évite le mot *Patrie*) ; « L'homme peut s'expatrier, mais il ne peut se dépatrier. Et ce patriotisme-là n'a rien de foncièrement incompatible avec notre idéal de révolutionnaires internationalistes » (*LT2*, p. 20 : on évite le mot *Nation*). À l'inverse, à un autre moment du discours, on tentera de fusionner les deux familles selon un rapport causal ou une échelle hiérarchique. Ainsi, à propos des bellicistes, en négatif : « En exaltant partout le patriotisme, le sentiment de la patrie, il [le 19<sup>e</sup> siècle] a fortifié le principe des États nationaux et il a semé la haine entre les peuples » (*LT2*, p. 19) ; à propos des pacifistes, en renversant le système de valorisation dominant et en donnant aux noms une valeur neutre : « Dans la tranchée... les plus *patriotes*, les plus *nationalistes* réclament à outrance la paix » (*NCG*, p. 105) ; en négatif : « Elle [la Paix] sera une humiliation inouïe pour les *nationalismes* de toutes les patries, pour les capitalismes de toute cocarde » (*NCG*, p. 124).

En fait, terme majeur dans le discours de mobilisation, de guerre et de victoire, pour la période 1914-1919, la famille de *Patrie* est autant objet de louanges (voir plus haut) que de diatribes. En 1916, les lettres de soldats au député pacifiste Brizon regorgent de ces dernières : « Nous... sommes immolés avec trop de désinvolture, sur ce qu'on appelle pompeusement l'autel sacré de la Patrie » ; « À bas toutes les patries ! » (*NCG*), dénonciations, en fait, des hypocrisies que recèle, pour ces poilus, l'usage du terme. Car cette dérision vise ceux qui s'en réclament à trop bon compte ; la « France » en soi est épargnée. On souhaite à « cette vermine » des faux patriotes d'être directement « envoyée à la boucherie »... « sans attendre dans les dépôts où elle se cramponnerait de toute la force de son patriotisme chauvin et revanchard et rapace » (*ibid.*), « Ces patriotes qui ont le dos au feu et le ventre à table » sont coupables du « crime de lèse humanité et de lèse France » (*Ibid.*). À tous ces *patriotards*, *patriotocards*, *patrouillotards*, *patriotânes*, *pitriotes*, *pitriotards*.<sup>37</sup> et autres « soi-disant patriotes » et « va-t-en-guerre »<sup>38</sup> sont opposés d'autres *patriotes*, *les purs*, *les vrais patriotes*, *le vrai patriotisme*, reprise des labels révolutionnaires, quarantehuitards puis

---

<sup>37</sup> Se reporter à *Des noms et des gens en République, 1879-1914*, Paris, L'Harmattan, 2010, [*NGER*, p. 112-114].

<sup>38</sup> « Il [Jaurès] se laissait injurier par les soi-disant patriotes et il attaquit impitoyablement les va-t-en-guerre » (Stefan Zweig, 1916, cit. ds Madeleine Rebérioux, *Jaurès. La parole et l'acte*, Paris, Gallimard, p. 129).

communards, revalorisés par les républicains de la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup> qui disputent l'usage de la famille de *patrie* aux *nationalards*<sup>40</sup>, *revanchards*<sup>41</sup>, *chauvinards*<sup>42</sup> et autres *cocardiers*<sup>43</sup>. Dans la compétence langagière des opposants à la guerre, certains labels « patriotiques » sont donc sauvables<sup>44</sup>, alors que *nationalisme* et surtout *nationaliste* ne le sont jamais.

« Seuls les vrais patriotes sont avec vous »; « Ce sol ne sera délivré que par une paix diplomatique et non par la force. Les vrais patriotes le comprennent »; « La folie criminelle cèdera peut-être un jour devant le vrai patriotisme... » (*NCG*, 1916).

Cette sauvegarde de la famille de *Patrie* rappelle que, jusqu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, celle-ci a tenu une place dans le discours socialiste révolutionnaire lui-même, au moins en tant que fait historique et lieu de fraternité : « Ils [les SR] ne peuvent faire que la Patrie n'existe point. Elle est plus ou moins étendue, mais *Elle est...* Vive l'Internationale ! Oui. A bas la patrie ! Jamais ! » (*Le Parti Ouvrier*, 7 janvier 1895)<sup>45</sup>.

---

<sup>39</sup> « Nous sommes les vrais et les sincères patriotes, nous qui ne voyons pas la France sous la forme d'une mégère batailleuse et brutale, mais sous la figure grande et sereine d'une puissance généreuse, épandant sur le monde les bienfaits du progrès et de la vérité » (*Le Radical*, 5 juin 1899).

<sup>40</sup> Mêmes labels de l'autre côté de la frontière : « Mr Darm nous fit former le cercle et nous servit un discours d'abord farci de phrases nationalardes » (Brochure des mutins allemands de 1917 - publiée par le PCF en 1926).

<sup>41</sup> « L'élection [de Poincaré] a réveillé chez nous la marotte des revanchards » (R. Martin du Gard, *LT2*, « *Été 1914*, p. 133).

<sup>42</sup> Désigne en 1891 les disciples de l'ultra-patriote Déroulède, devenu le héros comique d'une bande dessinée de 1898 (voir *NGER*, p. 147).

<sup>43</sup> « Voici des soldats de France dont la parole amère proteste contre l'image conventionnelle que dessinent d'eux les cocardiers de l'arrière », Romain Rolland, *Journal*, Cahier 20, 1917, Albin Michel, 1952, p. 1124.

<sup>44</sup> Autant « *vrais défaitistes* » (à valeur toujours négative) est le lieu d'une réaffectation par les pacifistes d'un label reçu en label renvoyé aux expéditeurs (Galit Haddad 2004), autant « *vrais patriotes* » (à valeur restée ici positive) correspond à une volonté de récupération par ces pacifistes de l'honneur resté attaché au nom de *patriote*. Autre cas de transfert désignatif, la 'retorsion', elle, est accompagnée d'un changement de valeur souvent provocateur : « Oui, je suis Anarchiste » (Proudhon), « Nous sommes les Jaunes » (Biétry), « Je meurs Antisémitte » (Drieu La Rochelle).

<sup>45</sup> Quel changement dans ce journal, dont l'éditorial du 11 septembre 1889 proclamait : « A bas la Patrie, vive l'Humanité ! » ! (cit. ds Marc Angenot, « La religion patriotique », *Mots*, 76, novembre 2004, p. 51). « Le courant antimilitariste antipatriotique, si intransigeant et véhément pendant une douzaine d'années, s'est vu affronté en juillet 1914 à une *épreuve du réel* qui allait le dissoudre en une débandade soudaine accompagnée de reniements ahurissants » (Angenot, *Ibid.*, p. 53).

#### 0.1.4. Contre-valeurs pacifistes

En dépit des mutismes imposés ou auto-infligés, on peut ainsi saisir des voix discordantes, de toute origine. Celle de la « rebelle » Séverine n'est pas inattendue : « Allemands, Français, pourquoi se laissent-ils faire, baillonner, ligoter, égorger ? ... Onques ne vit jamais moutons de Panurge plus moutonniers sur la route de l'abattoir »<sup>46</sup>. Mais il n'est pas jusqu'à un grand patriote comme Edouard Coeurdevey, instituteur catholique devenu adjudant, qui ne finisse par avouer : « A ce spectacle des jeunes corps broyés et jetés là comme une charogne, on sent l'horreur de la guerre, le mensonge des grands mots »<sup>47</sup>. Toutes les formules de la célébration pro-guerre trouvent leur contrepoint dans les dérisions du discours inverse :

« On invoque la *Défense Nationale*, l'*Union Sacrée* et autres dogmes de cet acabit pour légitimer une tyrannie qui n'a pas eu depuis longtemps sa pareille » (*NCG*, p. 42) ; « nous repoussons du pied cette monstrueuse union sacrée » (*ibid.*) ; « Tout ce qu'il y a en France de vrais socialistes... sauront unir énergiquement leurs efforts aux efforts de ceux qui ont lutté avec tant de bravoure en Allemagne, en Autriche, en Russie et dans tous les pays belligérants contre l'infame religion de la guerre sainte et de l'union sacrée »<sup>48</sup> ; « Le Congrès [du parti socialiste]... a voté à l'unanimité une protestation contre l'*union sacrée*, qui couvre une politique antidémocratique et antirépublicaine » (*Illu.*, 3 aout 1918).

Les opposants à la guerre, vus comme opposants à toute guerre, sont non seulement taxés, par leurs détracteurs, d'*humanitaires*, *pacifistes bêlants*, *paniquards* ou *trembleurs* et autres<sup>49</sup>. À la mobilisation de 1914, nombreux

---

<sup>46</sup> Cit. ds Evelyne Le Garrec, *Séverine une rebelle*, p. 245.

<sup>47</sup> E. Coeurdevey [1919], [*CG*, p. 607]. Les « mots », les « grands mots » cela revient dès 1915 dans les correspondances pour dénoncer la propagande « morale » : « J'ai vu trop de choses dégoutantes pour être dupe encore des mots » (22 mars 1915, Maurice Genevoix, ds *PV*, p. 34). « Le peuple... voit bien ce qui se cache derrière les grands mots en isme » (25 juin 1916, *NCG*, p. 65). « A quoi bon de grands mots ici ! Ils sont sales, pleins de terre et de sang » (Delteil, *Les Poilus*, ds *PV*, p. 258). Ces mots deviennent de *vains mots* : « Cette haine [du militarisme] je chercherai à l'inculquer à mes amis, à mes proches. Je leur dirai que la Patrie, l'honneur militaire, les lauriers ne sont que de vains mots destinés à masquer ce que la guerre a d'effroyablement horrible, laid et cruel » (*Carnets de Louis Barthas tonnelier*, 14 février 1919).

<sup>48</sup> Cit. ds *NCG*, 25 juin 1916, p. 123.

<sup>49</sup> « Refuser l'armement du prolétariat, c'est, sur le terrain de la lutte des classes, faire du pacifisme bêlant » (H. Legrand, *L'École émancipée*, 5 janvier 1936) ; « Lanrezac sent que tout le grand Etat-Major est contre lui. Il craint d'être traité de paniquard » (15 aout 1914, Pierre Dominique, *La Marne*, Paris, Taillandier, 1940, p. 121) ; « Ils [les gouvernements] tremblent devant les trembleurs qui se parent du nom sournois de pacifistes » (*CG*, p. 662). Voir aussi l'« Ode à la guerre » de Charles de Fontenay (couronnée postume par l'Académie

sont ceux qui changent de camp et renient ce qu'ils ont adoré, tels Hervé, *ex-antimilitariste*, et Montéhus, *ex-humanitaire* :

« Je me sens plus près des camelots du roi... que de ces Messieurs de l'Eglise de Saint Marx et du pacifisme bêlant » (Hervé, *La Victoire*, 26 décembre 1916 »  
« Moi qui détestais la guerre,  
Car je suis humanitaire,  
J'pouvais pas en croire mes yeux.  
Sans vouloir jouer l'apôtre,  
C'est moi qu'entraînais les autres.  
Oui, j'étais le plus furieux ».  
(Montéhus, *Lettre d'un socialo*, 1914, *HFPC*, 8, p. 217)

Une bonne part des réfractaires, eux, ne rejettent pas les noms d'*Union* et de *Patrie* ; ils affirment simplement leur refus de les voir liés à celui de *Guerre*. Les mots d'ordre qu'il s'efforcent de propager s'organisent autour de *La Paix* : « la paix immédiate », la « paix à tout prix <sup>50</sup> », la « paix coûte que coûte », voire, pour ne rien cacher, « la paix sans annexion », autrement dite, chez les socialistes de Zimmerwald, « la paix blanche » (manifeste de septembre 1915), formule qu'ont reprise les cégétistes pacifistes de la Fédération des métaux et qui circule encore dans les tranchées fin 1917 :

« Oui, Monsieur le Député, la paix immédiate, la paix à tout prix... Ne vous laissez pas intimider par la horde de vampires qui prêchent la guerre à outrance » (*NCG*, 27 juin 1916, p. 49) ; « Pour la paix sans annexion, pour un armistice immédiat, nous déclarons que leurs paroles citées [des socialistes pacifistes allemands] sont aussi les nôtres » (Brizon)<sup>51</sup> ; « La paix à tout prix, il y a trop longtemps qu'ils tombent, les innocents ! » (*NCG*, 28 juin 1916, p. 50). « Le 3 juin [1917], Augagneur, applaudi par un bon cinquième de la Chambre, déclare en comité secret qu'il n'y a plus à compter sur la Russie, que l'Amérique arrivera trop tard, que tout est perdu et qu'il faut faire la paix immédiate » (Poincaré)<sup>52</sup>. « C'est folie de lutter encore si c'est pour conclure finalement ce qu'on appelle par cruelle ironie sans doute une '*paix blanche*' ! Paix blanche, oui, mais de la

---

française) : « Tu te joues de ces doctes pacifistes de renom, qui prétendent établir, par des codes, des lois et des traités, la parfaite inaction, la paix tranquille... » (*LF*, p. 41).

<sup>50</sup> Un an avant sa mort, Péguy prenait ce slogan à parti : « C'est un pacifisme à tout prix, un système de la paix à tout prix, mais ce qu'il y a de saugrenu, ce qu'il y a d'intenable, c'est de mettre un pacifisme et, si je puis dire, un pacifisme intégral, sous l'invocation de la Déclaration des droits de l'Homme... Elle a été justement introduite dans le monde pour expliquer que le droit passait avant tout et par conséquent notamment avant la paix » (*L'Argent suite*, cit. ds R. Girardet, *Le nationalisme français*, Seuil 1983, p. 253-254).

<sup>51</sup> Discours du 24 juin 1916 à la Chambre, cit. ds *NCG*, p. 183.

<sup>52</sup> Cit. ds A. Fabre-Luce, *Caillaux*, Gallimard, 1933, p. 143. « L'opinion publique suggère (en 1917) : '*Clémenceau ou Caillaux*'. Et cela veut dire '*La guerre intégrale ou la paix immédiate*' » (ibid., p. 146).

blancheur des visages que la mort a baisés... Pour arriver à une 'Paix blanche', il aurait fallu le martyr de ces pauvres petites nations torturées par leur héroïsme » (2 décembre 1917, Coeurdevey, *PV*, p. 383).

Tous ces slogans courent les tranchées de 1915 à 1917<sup>53</sup> ; certains soldats en mourront, fusillés. *Traîtres* à la Patrie et « Haute trahison » selon les uns<sup>54</sup>, « espoir du monde » (Brizon, 1916) pour les autres. « Le héros militaire est une dupe », écrira Giono en 1938. Selon les discours, les *héros* changent de valeur et, parfois, de camp.

À l'aspiration à la paix s'ajoute l'aspiration à la Vérité : « Que quelqu'un hurle un peu de vérité, hurlez l'infection du mensonge officiel » ; « Le mot d'ordre est de bluffer » (ds *NCG*, 1916) ; « Même la vérité, ils la déforment. A la vérité éternelle, ils substituent chacun leur vérité nationale. Autant de peuples, autant de vérités » (*Feu*, t. 2, p. 70). On accuse : « la presse vendue aux gouvernants », « les journaux qui nous montent le coup tous les jours », « les dirigeants-compères », « nos dirigeants vendus à l'Angleterre », « le militarisme international », « le militarisme prussien », « le militarisme français », etc. (*NCG*). *Mensonges*, en particulier le « mensonge officiel » ou, simplement, *bobards*<sup>55</sup> ou *boniments*<sup>56</sup>, mais aussi appels au patriotisme, au sentiment de l'honneur, au sacrifice glorieux : « Combien de crimes dont ils ont fait des vertus, en les appelant nationales ! » (*Feu*, t. 2, p. 70). Tout

---

<sup>53</sup> Guéri d'une blessure en 1915, le poilu Pensuet, catholique et patriote, renvoyé au front en 1916, écrit à ses parents : « On continue à nous bourrer le crâne jusqu'à la gauche... Cousine Yvonne se plaint de ne pas savoir la vérité. Mais Bon Dieu, on vous la crie, la vérité, sur tous les tons et vous criez au bluff ! Vous redoutez les horreurs d'une révolution... Ce n'est pas de victoire qu'il doit être question, mais de Paix et de Paix à tout prix, et plus elle sera rapprochée, moins elle coûtera cher, la vie d'un seul homme ayant plus de prix que tous les trésors du monde » (lettres du 1<sup>er</sup> et du 4 janvier 1916, cit. ds Maurice Pensuet, *Écrit du front*, Tallandier, 2010, (Antoine Prost édit.), [EF, p. 137-138].

<sup>54</sup> *Traître* et « Haute trahison » sont des mots habituels dans la presse patriote pour dénoncer les pacifistes. Mais ils prennent plusieurs sens. Guesde attaque Jaurès, qui défendait l'idée de grève générale simultanée (dans toute l'Europe) contre la guerre (voir *Huma*, 15-17 juillet 1914), en ces termes : « La grève générale est un crime de haute trahison envers le socialisme. Car la grève générale, plus efficace dans le pays où le socialisme est le plus développé, désarmera et fera battre ce pays socialiste au profit du pays le moins socialiste ». Maurras utilise ce texte en faisant sauter l'expression « envers le socialisme » ainsi que le commentaire, et écrit : « M. Jules Guesde a accusé M. Jaurès de haute trahison. C'était bien dit. Mais qu'a-t-il fait ? Va-t-il se séparer de ce traître ? M. Jaurès c'est l'Allemagne » (*AF*, 18 juillet 1914). 13 jours plus tard, Jaurès : assassiné.

<sup>55</sup> Méfiances des poilus vis-à-vis de la propagande : « Pas possible, c'est un bobard. Qui c'est qui t'a dit ça ? » ; « Comme un refrain, il répète : C'est peut-être des bobards, ça aussi » (Dorgelès, *CB*, p. 95, 99) ; « On la connaît celle-là ! ça et les aut' bobards qu'les journaux nous balancent par s'ringuées » (Barbusse, *Feu*, 2, p. 13).

<sup>56</sup> Méfiance aussi vis-à-vis de la contre-propagande pacifiste : « Tout ça, c'est des boniments. Qu'est-ce que ça fait qu'on pense ça ou ça ! Faut être vainqueurs, voilà tout » (*Feu*, 2, p. 66).

cela constitue le *bourrage de crâne* qui vise tout le monde<sup>57</sup>. « Gouverner, c'est mentir », écrira Jean Giono dans sa *Lettre aux paysans* (1938).

« Le soldat lit les journaux; mais il n'y croit pas... Ce qui l'intéresse, c'est de chercher dans le communiqué, le récit du combat où il était. Invariablement, il trouve que '*ce n'est pas ça*' et qu'on '*bourre le crâne aux civils*' » (*Illu.*, 24 juin 1916); « Eux [les soldats] qu'on a muselés depuis 2 ans et à qui on bourre le crâne avec les journaux à la solde du gouvernement » (ds *NCG*, 1916).

Le label *vendus*, la dénonciation « à la solde de » accompagnent souvent, on le constate, les dénonciations des « mensonges » du bourrage de crâne.

### 0.1.5. Jusquaboutistes et défaitistes

Le bourrage de crâne est, pendant la « Grande Guerre », le fait des *bourreurs de crâne*<sup>58</sup> (ou de *mou*), mais aussi le fait des *endormeurs*<sup>59</sup>, comme sous la Révolution, d'*embusqués belliqueux*, de *bellicistes*, de « gourmiauds et de braillards » (ds *NCG*, p. 94) et, bien sûr, des « Commerçants, fabricants de munitions... embusqués de toutes catégories... qui hurlent *Jusqu'au bout* d'un ton tragi-comique de *Patriotards terribles* » (*NCG*, 13 octobre 1916, p. 81). Les créateurs de la formule « jusqu'au bout » (Briand, Clemenceau) s'entendront aussitôt dénoncés : « Que notre beau parleur d'Aristide y vienne un peu [dans la tranchée]... et il ne voudra peut-être aller 'jusqu'au bout' » (*NCG*, 23 septembre 1916, p. 53); « Jusqu'au bout de quoi ?? Veut-il [Clemenceau] l'anéantissement complet de plusieurs générations ? N'y a-t-il pas assez de sang versé ? » (*NCG*, Lettre à Brizon, 1916, p. 88). Des dérivés sont inventés. L'adjectif *jusqu'aboutiste* apparaît chez Romain Rolland en 1917, dans son *Journal*<sup>60</sup> comme développement explicatif de *patriote* : « Même ceux qui sont foncièrement patriotes et jusqu'aboutistes ont reconnu l'impossibilité d'employer une autre voie ».

---

<sup>57</sup> Y compris le sermon religieux : « Moi, dit une voix de douleur, je ne crois pas en Dieu. Je sais qu'il n'existe pas - à cause de la souffrance. On pourra nous raconter les boniments qu'on voudra... cette souffrance innocente qui sortirait d'un Dieu parfait, c'est un sacré bourrage de crâne » (*Feu*, 2, p. 45).

<sup>58</sup> « Gustave Hervé est élu grand chef de la Tribu des Bourreurs de crâne » (*Le Canard enchaîné*, 20 juin 1917).

<sup>59</sup> *Endormeur* peut correspondre à des visées sociales contraires : le label désigne d'un côté les « bourreurs de crâne » pro-guerre : « Malheur aux faux-prophètes, aux tièdes, aux endormeurs ! » (lettre d'un « socialiste révolutionnaire », 27 juin 1916, *NCG*, p. 95); d'un autre côté, les tenants de la paix immédiate, comme dans cet avertissement de Clemenceau : « Paix ou guerre, nous sommes au plus fort d'une lutte implacable de dominations. Malheur aux faibles ! Détournez-vous des endormeurs ! » (*Grandeurs et misères d'une victoire*, Paris, Plon, 1930, p. 94). Même label pour deux référents idéologiques opposés (pouvant, parfois, s'incarner dans les mêmes personnes).

<sup>60</sup> R. Rolland, *Journal, Cahier 20*, cit. ds *La Table ronde*, 70, 1952.

Bien d'autres attestations mentionnent son usage, en particulier chez les soldats du Front, qui félicitent le député Brizon pour son refus de la guerre et lui promettent : « Le *'langage intolérable'* que vous avez osé tenir devant les honorables *'jusqu'aboutistes'* de la Chambre n'aura pas seulement un écho dans les tranchées » (NCG, 26 juin 1916, p. 128). Il n'est pas jusqu'à l'adjudant Coeurdevey qui ne constate : « Clemenceau est *'jusqu'au-boutiste'* à un plus haut degré peut-être que Poincaré et Barrès » (CG, 18 novembre 1917, p. 668).

Le « débouillage de crâne », assimilé par ses détracteurs à une contre-propagande nuisible à la patrie<sup>61</sup>, est, bien entendu, selon eux, l'apanage des *défaitistes*, et cela dès 1915<sup>62</sup>. Si, chez Alexinsky, le lanceur du label, il s'agissait surtout de caractériser la renonciation de Lénine à la guerre contre l'Allemagne [qui aboutira à Brest-Litovsk, mars 1918], dans les textes ultérieurs les gens visés sont bien français. Formant un large éventail de référents, *défaitiste* est appliqué à un simple embusqué débrouillard comme à un ministre « traître », Malvy par exemple. Ainsi chez Clémenceau :

« Je note au compte du défaitisme l'embuscade classique de ceux qui redoutaient le front et restaient à bonne distance avec le secours insidieux des recommandations parlementaires... Le 22 juillet 1917, je remontai à la tribune. Je flétris de nouveau les campagnes défaitistes, anarchistes et la coupable complaisance de M. Malvy, ministre de l'Intérieur, où la Haute Cour a dénoncé une provocation aux mutineries »<sup>63</sup>.

---

<sup>61</sup> C. Maurras, visant ses adversaires, parle des « farceurs et bourreurs de crâne qui sont la vermine de la chose publique » (AF, avril 1917).

<sup>62</sup> Catherine Slater, « Note critique sur l'origine de *défaitiste* et *défaitisme* », *Mots*, 1, octobre 1980, p. 213-217. *Défaitiste* apparaît dans la 2<sup>e</sup> édition de la *Russie moderne* d'Alexinsky, publiée en septembre 1915, calque de *Porazhenets*, de *Porazhenie*, défaite).

<sup>63</sup> Clemenceau, *Grandeurs et misères d'une victoire*, 1930, note 21 p. 319 et p. 320. Le mot *Propagande* fait l'essentiel des accusations de *forfaiture* portées par la Haute Cour contre Malvy : « Attendu qu'il est constant pour la Cour qu'un plan a été concerté sur le territoire de la République, dès la fin de 1914, pour ruiner la défense du pays... que cette *propagande criminelle* s'est exercée notamment par la création de journaux, par la diffusion de *tracts*, par des discours et conférences... Attendu qu'au lieu d'opposer à *cette propagande* l'action la plus énergique... il s'est refusé à empêcher la *propagande antipatriotique* de l'anarchiste Vandamme, dit Mauricius... qu'il s'est refusé à autoriser... la saisie des *tracts* excitant les militaires à la désobéissance, à la révolte envers leurs chefs et à la *trahison* envers la *patrie*... que l'accusation reproche à l'accusé d'avoir poursuivi une *politique personnelle d'abandon* et de faiblesse... - Attendu que Malvy soutient encore en vain qu'il était obligé d'agir comme il l'a fait, sous peine de provoquer des crises et des soulèvements... que cette défense... est démentie par l'*élan patriotique* de la presque unanimité des ouvriers français... - Déclare Malvy Jean coupable d'avoir, dans ses fonctions de ministre de l'Intérieur, de 1914 à 1917, méconnu, violé et trahi les *devoirs* de sa charge dans des conditions le constituant en état de

On peut être facilement accusé de *défaitisme* dans l'arène parlementaire. Ainsi, chez Poincaré : « Charles Humbert, revenant de Verdun, disait dans les couloirs : 'On manque de matériel. Vous verrez où nous en serons dans un mois !' Que signifie cette campagne de dénigrement et de défaitisme ? »<sup>64</sup>. *Défaitiste* devient typiquement un label péjoratif au service du Pouvoir. J. Caillaux est désigné comme l'« inspirateur de toute la politique défaitiste » (*Illu.*, 24 novembre 1917). Il en est de même pour l'étiquette *Pacifiste* accolée à des cooccurents néfastes : « Tous les coupables ou complices de campagnes pacifistes, de menées allemandes, de trahison ou de demi-trahison seront déferés à la justice militaire » (*Illu.*, 1918). C'est reprendre de Clemenceau jusque dans ses mots : « Plus de campagne pacifiste, plus de menées allemandes. Ni trahison ni demi-trahison : la guerre ». Labels jumelés, identifiés l'un par l'autre, le temps d'une guerre. D'où cette réaction contre la contamination de *pacifiste* par *défaitiste* de Séverine, témoin au procès fait à Hélène Brion (mars 1918) :

« Je voudrais d'abord protester contre cette appellation de défaitiste qui ne signifie rien, parce qu'il n'y a pas, il ne peut pas y avoir un seul défaitiste en France. Ce mot a été ramassé dans je ne sais quelle boue par des gens qui veulent salir leurs adversaires politiques... Pacifiste, oui. On l'a été avant la guerre, on l'est pendant, on le sera encore après » (cit. ds E. Le Garrec, *Séverine*, p. 258).

### 0.1.6. D'une guerre à l'autre

En 1940, les valeurs seraient-elles retournées ou, plutôt, les *défaitistes* auraient-ils changé de camp ? Si les labels *défaitiste* et *défaitisme* gardent leur valeur péjorative, pour qui les envoie ou les reçoit, la cible qu'ils visent est, à son tour, par un renversement des référents : l'État-Major, lequel songe peut-être à un accommodement, voire un pacte avec l'hitlérisme pour faire front (entre « Européens ») à la menace bolchevique ; puis ce sera l'« État français » qui pactisera avec l'ennemi d'hier. Les mots-thèmes de la propagande d'État de 1914, devenus banals, voire marqués plus souvent d'ironie, servent en d'autres occasions. Ainsi le pacte franco-soviétique de mai 1935 se verra dénoncé comme « un moyen d'encercler l'Allemagne » qui freine, selon L. Hénard, la lutte anti-militariste et « conduit à l'union sacrée » (*Gauche révolutionnaire*, mars-avril 1936). Certains ajoutent à ce

---

forfaiture... » (6 aout 1918. Cit. ds Clemenceau, *ibid.* p. 321-323). Propagande contre propagande : tout est là, dans les mots choisis.

<sup>64</sup> R. Poincaré, *Verdun 1916*, 17 mars 1916, p. 127. L'une des têtes de turc pour Poincaré semble bien être les syndicats (non reconnus à l'époque) d'instituteurs pacifistes : « Fussent-ils autorisés, ils ne pourraient, en pleine guerre, conspirer contre la patrie » (*Verdun*, 12 juillet 1916, p. 294).